

pu disparaître en quelques jours, ni même en quelques semaines. Les spéculations du gérant-général devaient en conséquence, durer depuis des mois et des mois. On peut donc se demander quelle sorte de contrôle exerçaient les directeurs sur les opérations et les fonds de la banque. Il semblerait que le gérant-général avait carte blanche. S'il avait senti les rênes et le frein d'une direction active et vigilante, il serait sûrement demeuré un gérant modèle et la Banque d'Ontario ne se fait pas aujourd'hui rayée du nombre des banques canadiennes.

Par le seul fait qu'il se lance dans des spéculations hasardeuses, un gérant ou tout autre employé de banque jette du discrédit sur l'institution qui l'emploie et ne mérite plus la confiance de ses chefs, ni celle du public.

Les institutions financières bien dirigées, bien administrées, exercent une surveillance effective, réelle sur leurs employés de tout rang et ne tolèrent dans leur personnel ni joueurs, ni spéculateurs.

Un gérant dont les actes ne sont pas contrôlés pourra trahir les intérêts qui lui sont confiés au point de compromettre l'institution dont l'administration lui est confiée, tandis qu'un gérant imprudent ou indigne, si habile soit-il, ne pourra longtemps tromper une surveillance exercée.

Des faits semblables à ceux qui viennent de mettre fin à l'existence de la Banque Ontario sont heureusement rares; toutefois, et bien que les déposants ne perdront rien dans cette dernière affaire, la morale à tirer pour nos lecteurs est que, dans le choix d'une banque, ils devront toujours donner la préférence à celle dont les directeurs sont en même temps qu'éclairés, actifs et vigilants; celle dont le personnel est trié, choisi et absolument digne de confiance.

LA SUPERIORITE DES AFFAIRES

Il y a quelque cinquante ans, il fallait du courage à un étudiant d'un grand collège pour dire qu'il allait se mettre dans le commerce, ses études terminées. "A quoi sert un diplôme, lui disaient ses camarades, pour vous livrer au commerce? Un fermier pourrait entrer au collège aussi bien qu'un homme d'affaires". Un jeune homme était alors déconsidéré au collège, quand on savait qu'il allait embrasser une carrière commerciale, et un grand nombre d'étudiants n'osaient pas déclarer ce qu'ils avaient l'intention de faire dans l'avenir, à moins qu'ils ne se destinassent à une des trois grandes professions—droit, théologie ou médecine. On pensait que les collèges n'existaient que pour ces professions. Dans certains collèges, 50 pour cent des diplômés étu-

dialent le droit, un fort pourcentage, la théologie et la plupart des autres, la médecine.

Ceux qui se destinaient au commerce, surtout au petit commerce, étaient considérés comme des gens d'une classe inférieure, n'ayant aucun rang dans la société, comme cela existe dans d'autres pays. Par exemple, lorsque j'étais en Angleterre, on m'a parlé d'un ordre du département des postes de Londres, défendant aux employés des postes d'ajouter le mot "esquire" au nom d'un homme s'ils avaient quelque raison de croire que ce fût un ouvrier ou un petit commerçant.

Aujourd'hui, les directeurs de nos grands collèges nous disent que décidément les étudiants ont une tendance plus marquée à entrer dans le commerce. En réalité, nos grandes universités et d'autres établissements d'instruction qui considéraient autrefois le commerce comme une carrière vulgaire, établissent maintenant des cours commerciaux, où des conférences sont faites sur les méthodes pratiques d'affaires et où les hommes d'affaires sont invités à parler aux étudiants. Dans tout le pays, on se tourne de plus en plus vers les affaires.

Un changement et une évolution énormes ont eu lieu aux Etats-Unis, surtout pendant le dernier quart de siècle. Aujourd'hui le commerce règne en maître. Rien n'est plus évident. C'est la première impression de l'étranger qui parcourt l'Amérique. Il n'entend guère parler que d'affaires. Tout est aux affaires—au développement de vastes combinaisons qui surprennent le visiteur. Partout les affaires se développent de telle façon que malheureusement toute autre chose se trouve éclipsée. Nous lisons relativement très peu de chose dans les journaux sur les professions libérales, les beaux arts et les vocations esthétiques. Les affaires règnent en maître. Nous le constatons et nous l'entendons dire de tous les côtés, au point que l'esprit en est étourdi et que l'imagination est frappée de stupeur.

Le mot "affaires" prend une importance croissante de jour en jour, ainsi que de nouvelles significations. Le simple exposé des capitaux investis dans la manufacture, les chemins de fer, les lignes de steamers et le commerce en général forme une histoire qui tient de la fiction. Le stigmate infligé autrefois par une carrière commerciale a complètement disparu et, parmi les gradués des collèges américains, cette année, les plus enviés sont ceux qui embrassent les affaires.

Des milliers d'hommes ayant une profession libérale entrent dans le commerce. Partout nous entendons parler d'hommes qui quittent la chaire, le cabinet d'avocat, la salle d'école pour se livrer au commerce. Un grand nombre d'instituteurs ont quitté leurs écoles, au cours des

quelques dernières années pour embrasser des carrières commerciales. Je connais un de ces hommes qui, de zouté du faible salaire qu'il recevait comme instituteur et du peu d'avenir qu'il avait en perspective, se mit dans les affaires à New-York et est maintenant à peu près millionnaire. Non qu'il n'aimât pas l'enseignement, c'était sa passion et il y réussissait. Mais il trouva qu'il pouvait faire beaucoup plus dans les affaires, où son champ est absolument illimité et pour lui il n'y a pas de comparaison entre les deux carrières. Pour moi, l'enseignement est une des plus belles vocations qui existent; mais les faits sont brutaux et, quand nous voyons partout des hommes qui abandonnent leur profession pour se livrer aux affaires, c'est un fait très significatif.

Est-il étonnant que les jeunes gens tournent leur esprit avide du côté des carrières commerciales, quand ils voient les méthodes lentes, les années d'économie pénible par lesquelles leurs pères réussirent à acquérir simplement de l'aisance, et qu'ils mettent en regard les opportunités remarquables offertes dans le monde commercial d'aujourd'hui.

Pourquoi ne considérerions-nous pas les affaires comme une carrière relevée? Le commerce a été la force de civilisation la plus puissante que le monde ait jamais connue; en effet le commerce a mis en contact les nations, comme rien autre n'a pu le faire, tendant à créer l'harmonie, à développer un langage commun grâce à nos steamers, nos télégraphes, nos téléphones, et nos chemins de fer. Avant longtemps, il n'y aura plus en réalité qu'un seul pays, car nous arriverons à converser aussi librement avec les peuples étrangers que nous le faisons avec les habitants de nos divers états.

Les affaires règnent en roi; mais elles accomplissent aussi la plus grande mission au monde.

Elles ont appris aux hommes que l'égoïsme conduit fatalement à la petitesse et que c'est l'homme qui réussit le mieux qui a le plus de considération pour celui avec qui il fait une transaction. C'est est avantageux de n'être pas égoïste et que l'égoïsme constitue une politique à courte vue. Pensez combien les affaires ont contribué à élargir l'esprit de l'homme, à le forcer à abandonner ses préjugés—religieux, politiques, géographiques et de races! Les affaires réunissent les hommes de toutes les nationalités, les forcent à vivre ensemble dans la paix et l'harmonie.

Nous commençons à voir que les affaires constituent un grand évangile. Elles élèvent les races, que la lutte pour améliorer sa condition tient l'homme dans le droit chemin et le rend maître sous tous les rapports. Des millions d'hommes ont été tirés de la sauvagerie grâce à l'instruction commerciale.